Anthropologie de l'événement

De l'élémentaire au complexe

Joseph Lévy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/pa/1705>

DOI : 10.4000/pa.1705

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 46-47

ISBN : 1643-7706

ISSN : 1634-7706

Référence électronique

Joseph Lévy, « Anthropologie de l'événement », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 3 | 2003, mis en ligne le 06 juillet 2021, consulté le 21 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/pa/1705> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pa.1705>

ANTHROPOLOGIE DE L'ÉVÉNEMENT :
DE L'ÉLÉMENTAIRE AU COMPLEXE

03

Dans l'un de ses courts textes intitulé *Approches de quoi*, Georges Perec (1989) mettait en relief deux modes d'appréhension du social. Le premier insiste sur la prégnance de l'événement, de l'insolite, du spectaculaire, dominant dans le traitement de l'information contemporaine, alors que le second, qu'il privilégie, s'intéresse plus, selon ses mots, à ce qui touche le « banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel ». Cette seconde stratégie semble rejoindre la perspective anthropologique dont le travail sur le terrain, axé sur la compréhension des activités humaines dans les différents contextes culturels pour en dégager les régularités, les cycles et les rites, demande l'observation du quotidien. Ce faisant, l'anthropologie au plan théorique et empirique a laissé peu de place à l'événementiel, une dimension qui semble de plus en plus interroger les anthropologues actuels. Nous tenterons dans ces quelques pages de dégager certaines de ces préoccupations en réfléchissant sur ce que l'on pourrait définir comme, d'une part, l'évènementiel élémentaire, et d'autre part, l'évènementiel complexe. Donnons d'abord une définition de l'évènement empruntée à Roger Bastide (2002, p. 46) qui le considérait comme

« une coupure dans la continuité du temps. Il est ce qui prend une importance, soit pour nous (mariage, naissance d'un enfant, maladie, etc.), soit pour un groupe social (guerre, révolution, couronnement d'un roi), bref, dans la continuité temporelle, ce qui nous semble suffisamment "important" pour être découpé, mis en relief et pouvoir être désormais, sinon commémoré, du moins mémorisé. Si l'évènement n'est pas "construit" à l'opposé du fait (historique), du moins est-il "choisi" dans l'écoulement des choses parce qu'il sort de l'uniformité et qu'il touche notre sensibilité ou notre intelligence ».

Cette notion met donc en relief l'irruption de l'imprévu, de l'inattendu dans le tissu social et son retentissement dans la mémoire sociale. L'usage de cette notion se retrouve déjà dans le champ anthropologique autour des événements entourant le cycle de vie, en particulier, la naissance mais surtout la mort. Robert Hertz (1928), dans son texte *Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort*, précise d'emblée « que chacun de nous croit savoir d'une manière suffisante ce que c'est que la mort, parce qu'elle est un événement familier et parce qu'elle fait naître une émotion intense » (p. 1), mettant ainsi en évidence le retentissement affectif de l'évènement qui contribue à son inscription sociale. Comme le montre Hertz, l'intensité des émotions, des sentiments entourant la mort varie en fonction de la valeur sociale de la personne décédée. Plus

cette valeur est importante, plus les réactions sont vives, ce qui peut expliquer, par exemple, l'ampleur du choc ressenti à la mort de Lady Diana. Son décès a ainsi été ressenti comme une perte « tragique, terrible, mondiale » par des étrangers comme en témoignent les messages de condoléances adressés à la famille royale anglaise. Événement biologique universel, la mort comme événement n'en est pas moins modulée par des référents socioculturels. Il en est de même, par exemple, pour la naissance puisque, dans beaucoup de sociétés, la naissance d'une petite fille est bien moins marquée socialement que celle d'un petit garçon. Cette perspective peut être étendue à la maladie. Ainsi Marc Augé (1984), dans son texte *Ordre biologique, ordre social : la maladie, forme élémentaire de l'évènement*, avance que la maladie, tout comme la naissance ou la mort, constitue une forme élémentaire de l'évènement et l'individu atteint, tout comme son groupe social, réagira à cette occurrence, mais le retentissement dépendra du type de maladie et de sa valence sociale. L'épidémie du VIH/sida constitue à cet égard un cas exemplaire, mettant en relief les répercussions multiples qu'elle a pu avoir socialement et individuellement. Laurent Vidal (1996) dans son livre *Le silence et le sens*, qui analyse la question du VIH/sida en Afrique, met en relief la valeur heuristique de la notion d'évènement, montrant comment une anthropologie de l'évènement est nécessaire pour comprendre les caractéristiques du sida et les contraintes qu'il induit sur la trajectoire des individus, leurs représentations et leurs comportements. Nous avons aussi montré cet impact dans plusieurs travaux (voir par exemple, Lévy et Nouss, 1994 ; Lévy et Otis, 2000 ; Fortin, Lévy et Prévost, 2003). L'expérience de la séropositivité est dans ce contexte considérée comme un événement majeur, n'hésitant pas même à utiliser le concept d'*epiphany* pour désigner ces événements singuliers qui transforment l'individu en orientant son destin, en réorganisant son existence et ses pratiques (Denzin, 1989). Nous avons parlé jusqu'ici de ce que l'on pourrait définir à la suite d'Augé d'événements élémentaires dans la mesure où ils s'inscrivent dans un ordre universel (naissance, mort, maladie) bien qu'interprétés socioculturellement de façon variable. Un autre ensemble d'événements que nous définirions comme complexes car ils échappent à un ordre biologique et se situent complètement dans le champ du social, ce que des travaux anciens mais surtout plus récents ont mis en évidence. Déjà Roger Bastide (1968) dans un article intitulé *La connaissance de l'évènement*, avait analysé les systèmes de divination montrant en quoi ils renvoient à une « science des événements » qui

46
→

permet de décoder les situations événementielles et de leur donner un sens. Plus récemment, comme le montre Pierre Campion, dans son article *La notion de fiction dans l'anthropologie : Francis Affergan et la question de l'événement*, met en évidence l'importance de ce concept qu'il convient de resituer dans le cadre anthropologique. L'analyse de l'œuvre d'Affergan montre ainsi que pour ce dernier

« ...non seulement les cultures sont le lieu d'événements, mais aussi de discours portant sur ces événements et même constituant de ces événements. D'autre part, la rencontre de l'ethnologue avec chaque culture représente à son tour un événement, pour lui-même et pour cette culture : l'expérience du terrain comporte nécessairement des événements ; [...] la compréhension de cette culture représente elle-même une histoire ; enfin l'anthropologie, comme science, a ses propres événements et sa propre histoire » (Campion, p. 2).

Et plus loin citant Affergan (Campion, p. 3), « L'événement permet de repérer comment et pourquoi les agents d'une culture construisent, défont, se souviennent, pratiquent le langage, entretiennent des relations émotionnelles et posent les différents mondes dans lesquels ils évoluent ».

L'événement devient donc un enjeu d'analyse à multiples niveaux, ce qui en fait un concept essentiel pour comprendre la structuration des rapports sociaux, comme le suggère la recherche de Cécile Duteille (2002) dans son article *L'événement de la rencontre comme expérience de rupture temporelle* où elle remet en question les approches sociologiques positivistes pour considérer la rencontre comme un événement-

avènement et non simplement comme une activité sociale dont on peut analyser les interactions et les modalités de communication. Dans cette perspective phénoménologique, la rencontre transforme le sujet, le bouleverse et l'oblige à une réorganisation de son existence suite à la rupture temporelle créée. On peut par ailleurs rapprocher cette perspective de celle d'Alain Badiou (1993) dans son ouvrage *L'Éthique, essai sur la conscience du mal* dans lequel il considère l'événement comme obligeant l'individu à une nouvelle manière d'être, en rupture avec ses valeurs et ses pratiques antérieures.

L'un des derniers numéros de *Terrain* (2002) dont le thème *Qu'est-ce qu'un événement ?* interroge aussi ce concept à partir de cas empiriques empruntés à différents domaines, que ce soient les scandales sexuels américains liés à l'affaire Thomas et Lewinsky, l'apparition de la Vierge à Medjugorje, la visite présidentielle en région ou le procès Papon. Ces exemples, sans être exhaustifs, montrent combien la réflexion sur l'événement peut permettre d'éclairer les articulations entre les constructions du social, les interprétations et des émotions qui lui sont liées. De ce point de vue, une anthropologie de l'événement reste encore à construire, ce qui ne saurait se faire sans un travail collectif dont un des jalons sera posé avec la réalisation d'un colloque sur le thème anthropologie de l'événement qui aura lieu en mai 2004 à Montréal dans le cadre du Congrès de l'Association Francophone pour le Savoir (ACFAS).

Joseph LÉVY
Université du Québec à Montréal

47

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUGÉ M., 1984, « Ordre biologique, ordre social : la maladie, forme élémentaire de l'événement », in *Le sens du mal : anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, sous la direction de M. Augé et C. Herzlich, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, p.p. 35-92.
- BADIOU A., (1993), *L'Éthique, essai sur la conscience du mal*, Paris, Éditions Nathan, coll. Optique.
- BASTIDE R., (1968), « La connaissance de l'événement », In *Perspectives de la sociologie contemporaine*, sous la direction de G. Balandier, R. Bastide, J. Berque et P. George, p.p. 159-168.
- BASTIDE R., (1995), « L'événement », *Encyclopædia Universalis*, Vol. 9, p.p. 45-47.
- CAMPION P., (1999-2000), *La notion de fiction dans l'anthropologie : Francis Affergan et la question de l'événement*, In *Frontières de la fiction* colloque en ligne Fabula. <http://www.fabula.org/>.
- DENZIN N., (1989), *Interpretative interactionism*, Newbury Park, Sage.
- DUTEILLE C., (2002), « L'événement de la rencontre comme expérience de rupture temporelle », *Arobase*, 6, 1-2, p.p. 81-88.
- FORTIN C., LÉVY J.J. et PRÉVOST V., (2003), *Mourir à trop aimer. Sexualité, VIH/SIDA et prévention dans l'imaginaire des jeunes Québécois*, Québec, Presses de l'université Laval.
- HERTZ R., (1970), « Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort », in *Sociologie religieuse et folklore*, Paris, PUF, p.p. 1-83.
- LÉVY J.J. et NOUSS A., (1994), *Sida-fiction. Essai d'anthropologie romanesque*, Lyon, Presses de l'université de Lyon.
- LÉVY J.J. et OTIS J., (2000), « Le sida comme événement ». In *Actualités de l'évènement* sous la direction de G. Soussana, J.J. Lévy et M. Rafie, Montréal, Éditions Liber, p.p. 181-195.
- PEREC G., (1989), *L'Infra-ordinaire*, Paris, Éditions du Seuil.
- *Terrain*, (2002), *Qu'est-ce qu'un événement ?* Vol.38.
- VIDAL L., (1996), *Le silence et le sens. Essai d'anthropologie du sida en Afrique*, Paris, Anthropos-Economica.